

Congrès de l'ACFAS

Les bébés peuvent eux aussi éprouver des troubles du comportement

LOUISE-MAUDE
RIOUX SOUCY
LE DEVOIR

On croyait que les troubles disruptifs — opposition, hyperactivité, inattention, agression physique — étaient l'apanage des enfants d'âge scolaire. Pas du tout, croit le psychiatre Raymond Baillargeon, qui, par le biais d'une large étude épidémiologique livrée hier à l'occasion de congrès de l'ACFAS, a montré qu'ils peuvent apparaître avant même que l'enfant n'ait deux ans. Au grand soulagement des éducatrices présentes, qui en ont assez de se faire dire que le diagnostic du trouble de comportement n'existe que pour l'enfant de plus de cinq ans.

«On dit souvent que c'est très normal qu'un enfant soit oppositional à cet âge-là, mais je dis qu'il faut défaire ce mythe et départager le vrai du faux», croit le chercheur adjoint au département de psychiatrie de l'Université de Montréal. À partir d'un échantillon de 2000 enfants nés en 1997 ou 1998 — tiré à même la première Étude longitudinale sur le développement des enfants du Québec (ELDEQ) — Raymond Baillargeon montre que non seulement ces comportements existent, mais qu'ils se partagent différemment chez les filles et chez les garçons.

Pour son étude, M. Baillargeon a demandé aux mères de répondre à cinq questions sur le comportement de leur enfant, une première fois à 17 mois et une seconde fois à 29 mois. À partir de ces réponses, trois grandes catégories ont été dessinées (agressivité physique, opposition et hyperactivité), catégories qu'il a redivisées selon que l'enfant présentait fréquemment ce trait (*high*), à l'occasion (*medium*) ou généralement pas (*low*).

À 17 mois, la proportion des enfants qui entrent dans la catégorie *high* reste marginale et se partage équitablement entre filles et garçons, pour ce qui est de l'opposition et de l'hyperactivité. En revanche, il existe des différences évidentes, en matière d'agressivité, entre les garçons (5 %) et les filles (1 %). «La littérature a tendance à véhiculer que c'est l'éducation qui fait apparaître les différences entre les garçons et les filles, alors qu'elles existent déjà à 17 mois», remarque Raymond Baillargeon, qui voit là peut-être le signe d'une base biologique. Fait surprenant, les filles agressives le sont davantage que les garçons agressifs. Un bel exemple de *gender paradox*, note M. Baillargeon.

De 17 à 29 mois, il y a un accroissement du nombre d'enfants qui manifestent de l'agressivité, tandis que le ratio filles/garçons

reste le même. «Une observation qui ne peut que donner un coup dur à la théorie de la socialisation», croit M. Baillargeon. C'est aussi pendant cette période que les différences entre les garçons et les filles apparaissent pour la première fois en matière d'opposition et d'hyperactivité, ce qui laisse croire que la socialisation dans ces cas-ci peut influencer davantage, remarque le chercheur.

À 29 mois, les enfants qui étaient *high* ne le sont restés que dans une proportion de 51 %, alors que 8 % d'entre eux sont passés à la catégorie *low*. «On sait que 51 % est un chiffre qui n'est pas suffisant pour parler de continuité. Il faudrait un bon 90 % pour cela», convient M. Baillargeon, qui croit pouvoir y parvenir en faisant le suivi des petits tous les ans.

Et même s'il n'a aucune idée de ce qui fait qu'un état se maintient dans le temps ou non, le chercheur croit fermement que sa grille d'analyse peut être utile. «Cela peut donner aux parents et aux éducatrices des pistes d'intervention, explique-t-il. Si rien n'est entrepris dans l'environnement d'un enfant dit *high*, il y a de fortes chances que ce comportement se prolonge au-delà du préscolaire.» Tout à fait, ont répliqué les éducatrices, qui aimeraient bien que cette grille fasse bientôt son entrée dans les garderies.